

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficiência visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

LETTRES  
D'UN INCONNU

De la même autrice chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Le Pré d'Anna*

*Le Destin de Marie*

*Le Souvenir de Samuel*

*Jeanne courage*

*Le Sentier aride*

*La Demoiselle*

*Amandine*

MARIE DE PALET

# LETTRES D'UN INCONNU

*Roman*



© Centre France Livres SAS, 2022.

© À vue d'œil, 2022,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0608-7

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

Il pleuvait fort ce jour-là. Une pluie fine, tiède et pénétrante qui noyait le paysage depuis le matin et menaçait de durer toute la journée. Le père Laurent, que ce temps contrariait fort, allait et venait dans la cuisine comme un lion en cage. Il rentrait de la grange avec sa figure des mauvais jours et marmonnait dans sa barbe :

– Quel temps ! Mais quel temps ! Et en plein mois de juillet encore.

Personne ne lui répondait, car alors ç’aurait été sur son interlocuteur qu’il aurait passé sa mauvaise humeur. Paul, assis à même le sol, un couteau à la main, s’efforçait d’égaliser un morceau de bois sans savoir ce qu’il en ferait, mais il fallait bien s’occuper en ce temps pourri... Il était impossible de sortir, de rencontrer les copains avec ce ciel qui n’en finissait pas de lâcher des trombes d’eau, interrompant le battage et réduisant

la maisonnée en une immense attente qu'ils acceptaient tous plus ou moins bien.

Louis aussi en avait assez de polir son morceau de bois en écoutant le bruit des pas de son père. Paul aussi trouvait cette occupation puérile pour ses douze ans. Il réfléchit : mais que pouvait-il faire d'autre enfermé dans cette cuisine qui sentait la soupe de poireau qui mijotait sur le nouveau fourneau dont sa mère était si fière. Il se leva et parcourut le couloir qui rejoignait la porte d'entrée. Depuis quelques années, ses parents avaient partagé l'immense cuisine et aménagé un coin à vivre, une chambre et un débarras où lui et son frère aimaient fouiller, espérant trouver quelque trésor oublié. Il était bien décidé à sortir malgré ce temps de chien qui déversait un déluge : tout plutôt que de rester enfermé à surveiller la colère du père et à écouter les petits cris de sa sœur qui parlait à ses poupées. C'est alors qu'il remarqua que la porte du grenier qui donnait sur le couloir était entrebâillée. Il

pensa que le père avait dû monter pour voir s'il n'y avait pas de fuites : il le faisait souvent en temps de pluie. C'était d'ailleurs en cette seule occasion qu'il montait les marches raides et étroites qui débouchaient directement sous le toit.

À son tour, Paul grimpa les marches après avoir fermé la porte : il n'avait pas envie que Louis, son frère, le suive. Louis voulait toujours le suivre partout mais il paniquait tout de suite quand l'aventure devenait un peu dangereuse. S'il était monté avec lui, il n'aurait pas manqué de lui faire remarquer qu'ils allaient se faire gronder. Il ne savait pourquoi, mais chaque fois qu'ils montaient au grenier, leur mère leur disait que c'était un endroit plein de poussière, qu'ils allaient attraper toutes les maladies possibles. C'est vrai qu'ils en descendaient sales comme s'ils avaient traîné dans une porcherie, mais quel plaisir d'ouvrir malles et cartons pour en découvrir les richesses, espérant y trouver quelque trésor oublié !... Louis, qui avait deux



ans de moins que lui, s'ennuyait fort quand il le suivait dans ses expéditions, dans les endroits les plus inattendus qui étaient ceux qui intéressaient le plus Paul. Louis préférait courir les champs derrière son père et inspecter les machines de la ferme avec lui. Il n'avait qu'une idée en tête : conduire la faucheuse ou faire les javelles au temps de la moisson. Le père se réjouissait de ces dispositions. Lui, Paul, n'avait aucune envie de se lancer dans des compétitions de ce genre ; beaucoup de ses amis ressemblaient à son frère Louis et ne voyaient qu'une chose : en finir avec l'école et travailler à la ferme. Ils s'ennuyaient ferme à l'école, préparaient le certificat et, qu'ils soient aptes à le passer ou pas, rien ne changerait, pour eux rien ne valait le travail de la ferme. Lui, l'école ne l'ennuyait pas. Il aimait les explications du maître et les exercices appropriés. Il s'intéressait surtout à l'histoire et à la géographie, adorait les poèmes et lisait avidement tous les passages choisis de son livre de lecture,

regrettant de ne pouvoir connaître le récit en entier... Il ne savait ce qu'il ferait à quatorze ans, après le certificat d'études, mais une chose était certaine, il ne resterait pas à la ferme. D'ailleurs, elle était trop petite et, si Louis était toujours intéressé, qu'il y reste et y travaille. Il lui laisserait volontiers la place. L'ennui, c'était qu'il était l'aîné et qu'en principe c'était l'aîné qui exploitait la ferme familiale et soignait ses parents...

Il grimpa les marches en essayant de ne pas faire de bruit pour ne pas alerter la maisonnée et surtout Louis qui ne semblait pas s'être aperçu de son absence sinon il l'aurait eu dans le dos... Quand il arriva en haut, il cligna les yeux. Cette journée de pluie baignait la longue pièce d'une lumière glauque qui donnait un aspect mystérieux à cet immense grenier qui courait sur toute la longueur de la maison. La poussière recouvrait toute chose depuis les vêtements à la mode d'autrefois suspendus à une poutre par des cintres jusqu'à d'imposantes malles

bardées de bois qui tenaient tout un coin, alignées les unes à côté des autres. Il y avait longtemps, cela datait de sa petite enfance, qu'il était venu, en compagnie de sa mère, explorer les trésors qu'elles contenaient pour se déguiser un jour de Mardi gras... Ils y avaient découvert de vieux vêtements, des livres de piété déchirés, des almanachs qui parlaient de graines et de semences ou des dictionnaires aux lettres si petites qu'on s'usait les yeux à les déchiffrer. Il observa ce débarras hétéroclite tout en cherchant si quelque chose qu'il n'avait pas remarqué dans ses précédentes visites ne lui avait pas échappé. À part son frère et lui qui s'amusèrent quelquefois à ouvrir les malles, à feuilleter les vieux livres ou à dépendre les habits sans oser les passer, rien ne changeait dans cet espace abandonné. Ce grenier aurait eu besoin d'un bon coup de balai, ne serait-ce que pour chasser les toiles d'araignée qui, si elles n'attrapaient que peu de mouches peu disposées à s'aventurer dans cet antre

obscur, prenaient toute la poussière, devenaient opaques et finissaient par crouler sous leur poids. Paul parcourut le grenier de long en large en se demandant ce qu'il était venu faire dans cette pièce inhospitalière qui sentait la poussière, le renfermé et l'odeur des vieilles choses abandonnées...

Il s'apprêtait à descendre, conscient qu'il n'y avait rien d'intéressant pour lui quand il avisa, entre deux poutres qui se rejoignaient dans un coin, un gros portefeuille noir, coincé entre les chevrons et qu'il n'avait jamais remarqué auparavant. Pourtant, il devait y avoir longtemps qu'il dormait là car la poussière le recouvrait et c'est à peine si l'on distinguait sa couleur sous la couche épaisse. Il s'approcha et s'aperçut qu'il ne pourrait pas l'attraper car il se trouvait bien trop haut. Il avait beau se hisser au maximum sur ses jambes, il lui manquait cinquante bons centimètres pour l'atteindre. Il alla chercher la malle la plus proche. Elle était lourde, alors il la tira. Il lui semblait qu'il faisait un vacarme

infernale et qu'il allait alerter toute la maisonnée ; il s'arrêta, croyant entendre sa mère ou son père au pied de l'escalier criant : « Mais qu'est-ce qui se passe là-haut ? » Il était sûr que Louis grimperait les marches de l'escalier quatre à quatre, encore plus curieux que les autres. Il attendit quelques instants : rien ne se produisit. Alors il continua de tirer la malle et parvint à l'amener juste au-dessous des chevrons entrecroisés... Il attendit encore, ne comprenant pas comment un tel bruit ne provoquait aucune réaction en bas : toujours rien. Il grimpa sur la malle et atteignit le portefeuille. Mais le sortir fut une autre affaire : il était coincé et bien coincé ; il n'arrivait pas à le sortir. Il bougeait mais ne se décidait pas à s'extirper de ces chevrons.

Soudain, il entendit la voix de sa mère qui criait dans le couloir :

– Paul ! Paul ! Où es-tu ?

– Tu peux crier, il a dû partir avec les autres gamins... dit le père.

Il entendit encore une porte se fermer et

décida qu'il était plus prudent de descendre. Si l'on avait vraiment besoin de lui et qu'on ne le trouvait pas, il passerait un mauvais quart d'heure... Il valait mieux descendre voir ce qu'on lui voulait ; le portefeuille ne s'envolerait pas... Pourtant, la tentation de savoir ce qu'il contenait fut la plus forte. Il tira d'un coup sec et le portefeuille lui tomba dans les mains, s'ouvrit : il était rempli de lettres... Il en prit une au hasard, la glissa dans sa poche et remit le portefeuille à sa place, sauta de la malle et descendit en faisant le moins de bruit possible. Quand il ouvrit la porte, il se trouva face à face avec Louis.

– Té, je le savais que tu étais là-haut !

Paul haussa les épaules et, avec un air méprisant, se dirigea vers la cuisine.

– Mais où étais-tu ? fit sa mère.

– Il était monté au grenier, pavoisa Louis sous le regard irrité de son frère.

– Tu sais que je n'aime pas que vous alliez là-haut... Regarde, tu es sale comme un peigne et plein de toiles d'araignée !

Paul baissa les yeux. Son père et sa mère pouvaient le gronder, il retournerait au grenier à la première occasion : il voulait lire les lettres et découvrir qui les avait écrites... Sa mère lui dit :

– Allez, va te changer et descends vite. La pluie s'arrête et ton père aura besoin de toi.

Paul se hâta de courir jusqu'à la chambre qu'il partageait avec Louis pour se changer, mais aussi pour lire la lettre qu'il avait retirée du portefeuille. Il la sortit de sa poche et se préparait à la lire quand il entendit des pas dans l'escalier : son frère l'avait suivi et venait l'espionner. Il remit la lettre dans sa poche et chercha dans l'armoire un pantalon et une chemise pour se changer. Louis entra et, sans le regarder, se dirigea lui aussi vers l'armoire.

– Qu'est-ce que tu viens faire ? demanda Paul. Toi, tu n'as pas à te changer ?

– Si. Je veux quitter ma chemise, elle sent le fumier...

Et, joignant le geste à la parole, il prit